

# NOUVELLES!

NOUVELLES #02

Etainn Zwer est né·e  
en 1984, i·elle  
travaille à Paris.

[www.etainnzwer.com](http://www.etainnzwer.com)

## IL APPROCHE ET LA LUMIÈRE LE SAISIT Etainn Zwer

Il approche et la lumière le saisit.  
Sous un dais formé par la végétation, disposées  
avec une minutie inexplicquée, les sculptures  
sommeillent, massives et feutrées. Tous en  
ignorent l'origine, mais on vient souvent, comme  
on entre dans une nef. On dit qu'autour des  
volumes, l'atmosphère se tarit et l'ossature des  
rêves change.

C'est pour cela qu'il est venu.  
Intranquille, il contemple ce champ minuscule :  
le désir inconscient d'un peuple ou d'une âme  
affairée, résumé en constructions puissantes  
dont il perçoit, science intérieure, les  
équilibres fragiles. Devant, le palimpseste  
d'une colonne d'où partent de multiples  
faisceaux étirant leurs oboles vers des  
directions inconnues ; à gauche, une géométrie  
d'états tenus par le vide, ne soutenant qu'eux-  
mêmes, ou les rhizomes d'un fantasma aérien. Là,  
des structures de toutes tailles, armatures,  
treillis, angles, arrondis, dessinant une  
imaginaire promenade de cloître ; des coffrages  
imposants, couchés, debout, animaux singuliers ;  
la charpente d'un œil de bœuf, monolithe comme  
un bijou bruni, longue-vue surplombant cet  
édifice de possibles. À quelles fins, pour quels  
regards ? Éléments dépossédés mais vibrants,  
retournés à leur nature de coquillages, ils  
jouent sur lui, et entre ces totems ambigus, il  
avance, méthodiquement d'abord puis au hasard,  
happé. Un monde flottant s'épanouit au-dessus  
d'eux, quelque chose s'énonce ici.

Atelier dévidé à ciel ouvert.

Répétition d'une citée soudainement  
escamotée.

Cérémonie délaissée à l'aube, dans la fuite des  
rayons, abandonnant ses dieux.

Coulisses fantômes, sans décorum.

Traces de ruines à venir.

Où d'autres liraient les signes d'un rituel,  
il voit seulement une disparition. Déployée en  
poids et en masse, réactivée par l'incessant  
passage d'un autre. C'est un théâtre de gestes  
devinés, bruissant d'histoires d'intentions de  
techniques anciennes. Chaque fois, chaque pièce,

il en fait le tour. Touche le bois qui rythme  
partout, caresse les découpes, les nervures  
travaillées, les détails affleurants. Il pense  
à cette main éclairée refaçonant patiemment  
des souvenirs d'enfance - un héritage, une  
frustration -, des clichés ramenés d'errances  
dans des villes aux façades réinventées, de  
curieux objets dont on a ôté la signification, le  
symbole. Peut-être. Projetés ici avec l'ironie  
de l'illusionniste : faux-semblant, ce jeu de  
constructions sculptées dans l'attente d'une  
figure ou d'une injonction inabouties, laissée en  
suspens, n'indique que sa propre présence ; et  
pourtant cet arrêt en puissance, dans la levée  
du temps, offre d'innombrables énigmes, propices à  
recueillir tous les récits.

Encerclé à son tour, les yeux clos, l'odeur des  
mousses et du lierre - une prolifération de  
plantes folles enserrant ces mobiles sans crime  
sans espèce sans projet. Et dans leurs creux,  
les trouées croisées où la lumière joue comme  
par le chas d'une aiguille : le silence s'ouvre  
lentement sur des pensées amies, enroulées  
comme des fleurs. Il dépose son histoire, comme  
d'autres sûrement avant lui. Se souvient de cet  
homme, un père sans doute ; d'une forêt profonde  
où les sensations ont effacé les arbres ; du  
sentiment ténu, indicible, qui fait pencher  
l'espace devant un corps aimé. Et tandis qu'il  
remonte les stries de ces images parmi les  
herbes hautes, il serre une pierre dans sa  
poche, fendue sur le côté, polie par l'usure de  
vœux contraires.

Maintenant il peut s'éloigner, s'éloigne.

Les volumes semblent décroître, et le lieu  
se referme. Il cherche encore, un visage  
une mélodie, mais rien ne vient. Le présent  
se suffit, entier comme une lune claire, un  
cercle attiré par sa fin. Alors il se retourne,  
craignant un sort, et contemple une dernière  
fois l'ouvrage - sa beauté monacale, ses formes,  
pures essences d'où surgissent d'étranges  
langages.

Cette architecture sans nom. Nue. Nue comme un  
paysage avant effondrement.



Etainn Zwer, Somme arbitraire du temps (récit animiste n°1),  
découpes de bois teinté, céramiques crues, craspédia,  
détail d'installation, 2018